

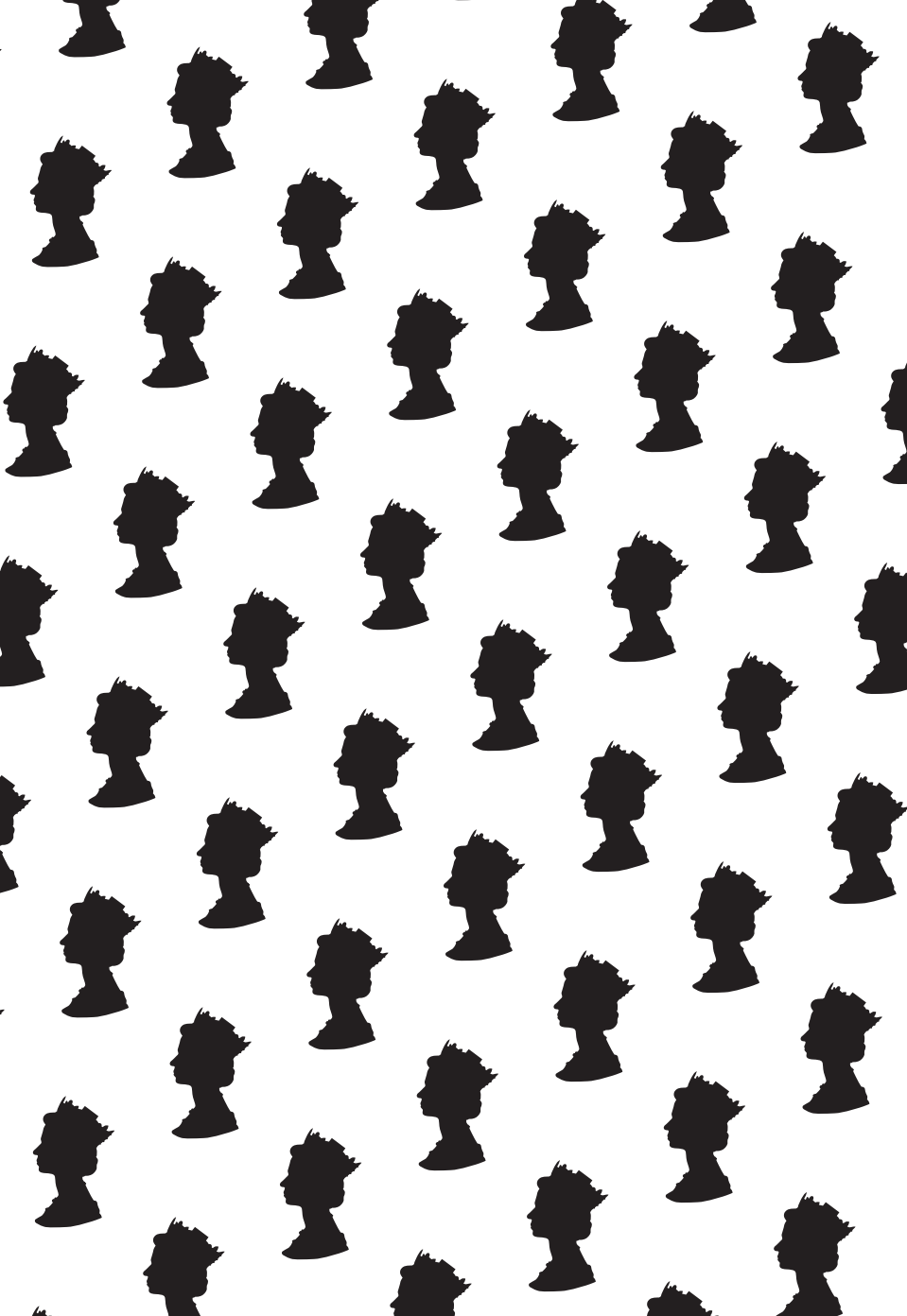
LETTRES LIBRES

**Alain Deneault**

# **BANDE DE COLONS**

UNE MAUVAISE CONSCIENCE DE CLASSE

LUX



## **BANDE DE COLONS**



**Alain Deneault**

# **BANDE DE COLONS**

**UNE MAUVAISE CONSCIENCE DE CLASSE**



© Lux Éditeur, 2020  
[www.luxediteur.com](http://www.luxediteur.com)

Dépôt légal : 3<sup>e</sup> trimestre 2020  
Bibliothèque et Archives Canada  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN : 978-2-89596-337-0  
ISBN (epub) : 978-2-89596-799-6  
ISBN (pdf) : 978-2-89596-989-1

Ouvrage publié avec le concours du Conseil des arts du Canada,  
du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec et de  
la SODEC. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement  
du Canada pour nos activités d'édition.

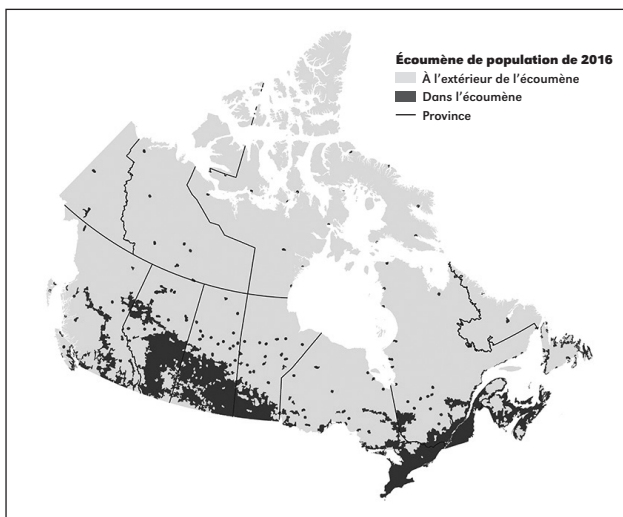
**L**e Canada s'explique par la volonté des Français d'abord, des Britanniques ensuite, de dégager des surplus matériels et marchands à partir du vaste réservoir de ressources que représentait pour eux le territoire américain. Aucun récit, symbole, discours, imagerie, chanson ou représentation que tente encore aujourd'hui de développer quelque instance étatique ou privée ne peut concurrencer la cruelle évidence de ce fait. Le Canada fut, et reste, un comptoir existant pour s'approprier des richesses, coûte que coûte. Les noms de certaines villes – Forestville, Val-d'Or, Thetford Mines – portent même la trace des projets d'exploitation qui en firent la genèse. Cela crève les yeux.

Il y a donc lieu de traiter de l'histoire du Canada comme on le ferait de n'importe quelle entreprise. Un appétit vénal explique que, depuis Londres à l'aube de l'ère industrielle, depuis Paris à l'époque mercantiliste, investisseurs et politiques, souvent confondus, entreprirent de développer des administrations coloniales au loin, afin de s'enrichir abondamment, de satisfaire

une soif grandissante de biens divers ou de situer avantageusement leur État dans la concurrence internationale. Il n'y a guère là matière à mythes glorieux. Le Canada surgit de cette histoire plutôt insignifiant. Ce n'est pas tant la carte du pays qui confère une unité à son territoire que le territoire qui injecte du sens dans la carte. C'est toujours une contrée qu'on s'obstine à nommer pays, et une multitude d'approches cubistes se substitue à son manque d'unité. Son histoire ne constitue guère un tout plus grand que la somme de ses annales. C'est à partir d'anecdotes que les services institutionnels de relations publiques lui affabuleront désespérément une raison d'être. Cette distribution de travailleurs dédiés à l'exploitation d'un territoire étranger apprendra à postériori, lorsque deux guerres mondiales le réclameront, à faire communauté, cohésion, patrie. Dans la fausse conscience.

D'un point de vue démographique, le Canada se présente comme un Chili à l'horizontale. Les Canadiens habitent une bande longeant la frontière états-unienne, formée, au vu de l'histoire, de colons. Leur présence s'explique par l'arrivée de ceux que chassa jadis l'Europe pour vagabondage, brigandage ou sédition, ou d'autres qui partirent dans l'espoir d'améliorer leur sort matériellement, avant d'être rejoints pour les mêmes raisons par des gens de partout. C'est en se présentant comme corvéable qu'une majorité se pointe ici, plutôt que d'être mue par quelque rêve de





Source : Statistique Canada, Recension de la population, 2016.

découvertes que chantent des communicants en mal d'inspiration.

Même s'ils prêchent depuis la diversité, l'ouverture ainsi que la libéralité, les gens de cet État, qui ne sont pas citoyens mais toujours sujets de Sa Majesté, semblent sortis du même moule. Dans le repli de la vie domestique, on pourra certes parler toutes les langues du monde, pratiquer tous les cultes connus, évoluer sans que la pigmentation de la peau soit un enjeu majeur, dire ce que l'on veut sur internet et se prévaloir de toutes sortes de libertés qui seraient unimaginables en régime totalitaire. Mais un diktat relie implicitement

tous ces gens d'un océan à l'autre : se montrer aptes à faire du business en anglais, à continuer d'accomplir à un titre ou à un autre l'entreprise coloniale irréversiblement engagée dans l'histoire. D'où que l'on vienne et qui que l'on soit, exploiter le territoire, ce qu'il en reste, dans une optique exportatrice, ressortit à une vocation. L'ouvrier, l'ingénieur, le commercial comme le ministre s'y attèlent.

On n'en a pas conscience. Pas en ces termes-là. Le Canadien se présente comme une figure postnationale au sens où chacun peut endosser les habits sitôt qu'il est prêt à se vivre comme un individu cherchant à améliorer son sort dans la multitude de partenariats que rend possibles l'administration nationale. L'exploitation territoriale, extractiviste, productiviste et consumériste, et la capitalisation qu'elle permet restent l'étalon de tous ces rapports ; la législation se contente de servir d'huissier à cette vaste entreprise. Des brouilles serviront d'attributs collectifs : le hockey, quelques éphémères grandes entreprises bien de chez nous (administrées offshore) et les symboles auto-référentiels du Canada lui-même. La pensée tourne en boucle.

Difficile, dans un tel univers mental, de poser les termes d'une analyse de la conscience historique qui nous constitue et que nous entretenons en somnambules. Déjà, les figures référentielles sont faussées. La « classe moyenne » s'impose comme catégorie exclu-

sive pour penser les hiérarchies sociales, comme si elle contenait à peu près tout le monde<sup>1</sup>. Tout au plus apparaît-on négativement comme *n'en faisant pas partie* lorsqu'on est oligarque, ou dénié comme prolétaire lorsqu'on se convainc à tort d'en être. Un très officiel « ministère de la Prospérité de la classe moyenne » lui est même consacré à Ottawa ; cet ovni rappellera un jour à ses membres, dixit Guy Debord, « au moins le nom de ce qu'ils avaient perdu<sup>2</sup> ».

Pour remédier à cette confusion, il arrive que les plus critiques reprennent la nomenclature européenne des classes sociales, plaquant sur notre ordre les figures centrales du bourgeois et du prolétaire sans pour autant rendre compte de la complexité spécifique à notre régime. On peut certes reconnaître chez nous une bourgeoisie ayant relevé la monarchie comme instance dirigeante, pesant sur une classe prolétarienne constituée de femmes et d'hommes fournissant la

---

1 Catherine Martellini, « De quelle classe moyenne faites-vous partie ? », *Les Affaires*, 21 octobre 2015 ; Marc Tison, « Ménages québécois : faites-vous partie de la classe moyenne ? », *La Presse*, 1<sup>er</sup> mars 2015 ; « Faites-vous partie de la classe moyenne ? », Radio-Canada, 5 novembre 2014.

2 D'après une citation de Nicolas Machiavel, dans Guy Debord, *Réfutation de tous les jugements, tant élogieux qu'hostiles, qui ont été jusqu'ici portés sur le film « La société du spectacle »*, France, 1975, 22 min, 8<sup>e</sup> minute ; texte reproduit dans Guy Debord, *Œuvres cinématographiques complètes. 1952-1978*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 1994, [1978].

force de travail dans le domaine industriel ou agricole, entre lesquelles tenteraient de se constituer des prolétaires avec de l'argent : la classe moyenne. On peut encore soigner la grille et y inclure de petits bureaucrates, des travailleurs libéraux et des employés disposant d'un certain pouvoir d'achat pour des raisons conjoncturelles qui, très souvent, leur échappent. Mais le Canada répond historiquement de dynamiques qui concernent, par-delà cette seule approche, trois catégories d'acteurs d'un autre genre : le colonisateur, le colon et le colonisé.

Les intellectuels de l'émancipation au Québec ont certes beaucoup insisté dans les années 1960 sur une dialectique forcée entre le *Canadian* colonisateur et le Canadien français colonisé, mais c'était là négliger complètement la figure centrale du récit, celle qui correspond à une majorité de « Canadiæns », soit celle du colon.

Colonisateur – colon – colonisé... Introduire ce trio, c'est reconnaître en fonction de quels rapports sociaux et géopolitiques s'est façonné ce que nous essayons tous les jours d'appeler « Canada » avec un semblant pathétique de consistance. Ce vocable désigne l'œuvre de colonisateurs qui sont apparus de manière déterminante dans la modernité, sous la forme de sociétés à charte, d'entreprises commerciales et de grandes banques dirigées par de grandes familles britanniques. Le Canada est aussi l'histoire de colonisés,

terme qu'on réservera à la désignation exclusive des peuples d'origine, aujourd'hui méconnaissables, parce que misérablement parqués dans des réserves ou sinon disparus dans un processus génocidaire lent, comme on parle de mort lente. Entre les deux, le Canada reste le fait de ceux qui forment aujourd'hui cette démographie : des colons – entendre par là les petites mains de l'exploitation coloniale, la force de travail au service de ses basses œuvres, les pauvres exécutants se prêtant à la banalité du mal pour un lopin de terre, un salaire, peut-être même seulement une promesse d'avantages, une paire de tickets gratuits pour le match du lendemain soir...

Le colon n'est pas souverain, car la colonie représente un espace commercial grand ouvert davantage qu'un lieu politique. Tout au plus le considérera-t-on comme de la main-d'œuvre, une ressource humaine dans un pays où on fait « ressources » de tout. Il se console de son statut en s'imaginant consommateur. De cette position, une infinité de rêves sont permis et gardent sauf le sommeil de la pensée. Cette classe moyenne dont accouche l'histoire des colons se présente alourdie des attributs que lui prête le sociologue Charles Wright Mills : « La communauté de leurs intérêts ne suffit pas à les unir, leur avenir ne semble pas dépendre d'eux-mêmes. [...] Ils sont divisés à l'intérieur, à l'extérieur, dominés par des forces qui les dépassent. Même s'ils voulaient agir, leur action serait moins un

mouvement organisé qu'un enchevêtrement de conflits isolés<sup>3</sup>. »

Pour le reste, la colonie est l'affaire des colonisateurs, une minorité de possédants qui en disposent à leur guise comme ils disposent du colon puisqu'il en fait partie. La Compagnie de la Baie d'Hudson, les sociétés ferroviaires, les banques d'affaires et les grands marchands y ont conditionné sans heurts la vie sociale. Coincé entre le colonisateur, qui définit en fonction de ses intérêts le dessein colonial, et le colonisé broyé par l'entreprise de pillage, voire d'extermination, que celui-là met en œuvre, le colon apparaît comme le strict agent du projet d'exploitation. Au Canada, il cherche une légitimité historique et morale entre l'establishment financier qui l'exploite et les peuples d'origine qu'il spolie. Il n'est en rien l'auteur ni le décideur de l'activité coloniale, encore moins le bénéficiaire. Il convient peut-être du mal que les basses œuvres des colonisateurs représentent, se contentant de les réaliser seulement, sans les commanditer lui-même ni en tirer un large profit.

Le colon, c'est l'Albertain qui ne touche pratiquement rien du pétrole qu'exploitent des sociétés étrangères au détriment de sa sécurité ou de sa santé, en

---

<sup>3</sup> Charles Wright Mills, *Les cols blancs. Essai sur les classes moyennes américaines*, Paris, François Maspero, coll. « Les textes à l'appui », 1966 [1951], p. 5.

saccageant complètement l'habitat naturel du peuple cri du lac Lubicon, et qui se console d'y trouver un emploi instable mais payant. C'est l'Abitibien qui, dans ses forêts et ses mines, l'imité en cela. C'est le peuple qui convient d'être administré par des structures publiques qui ne sont jamais vraiment le reflet de sa volonté subjective et souveraine. Il est le subalterne, le partenaire, le client ou le chômeur, jamais le citoyen. Il ne sait plus ce que signifie le fait qu'au Canada, des lois votées à Londres pour lui conférer par à-coups une indépendance législative l'ont privé de toute responsabilité nationale et que l'expression « monarchie constitutionnelle » désigne par euphémisme son inchangée colonie. Il confond le postmodernisme bigarré des Trudeau avec une culture politique moderne. Il ne sait donner de consistance subjective à la longue bande démographique qu'il constitue. *Une bande de colons*. L'expression trahit l'anathème que les gens d'ici se sont historiquement réservé à eux-mêmes pour se dire, sourdement, conscients des traces que laisse sur eux leur monde de misère.





## Le colon travesti en colonisateur

**D**ans la tension entre une histoire coloniale que l'on veut oblitérer ou tenir pour passée et un essor républicain que l'on repousse continûment vers l'avenir, il manque à la conscience politique au Canada une pensée sur le statut de *colon*, qui fut ici celui de la majorité. Et qui le reste de mille façons inavouées. Cette notion du colon fait défaut à notre conscience en même temps qu'elle manque à la réflexion anticolonialiste sur le statut des peuples en colonie. Le colon, à ne confondre ni avec le colonisé ni avec le colonisateur, reste la figure négligée du récit colonial. Il est celui dont Albert Memmi n'a pas fait le portrait<sup>1</sup>. Si nous l'avions clairement en tête, il nous permettrait de nous situer collectivement quant à notre statut politique, pour éventuellement nous en affranchir.

---

<sup>1</sup> Albert Memmi, *Portrait du colonisé*, précédé de *Portrait du colonisateur*, Paris, Gallimard, coll. « Folio actuel », 1985 [1957].

Chez Albert Memmi, cet écrivain phare de la critique coloniale, il n'y a donc pas comme tel de « colon », mais deux « portraits », ceux du colonisateur et du colonisé. Selon l'approche dialectique de l'écrivain tunisien, le rapport entre colonisateur et colonisé est celui d'un architecte de l'exploitation des ressources de cet autre qu'il neutralise et dont il conteste tout droit à la dignité. Il faut au premier « nier le colonisé et, en même temps, l'existence de sa victime lui est indispensable pour continuer à être. [...] Dès qu'il a pris conscience de l'injuste rapport qui l'unit au colonisé, il lui faut sans répit s'appliquer à l'absoudre<sup>2</sup>. » On reconnaît là ce que Memmi a appelé le « complexe de Néron » : œuvrer à donner de la légitimité à une victoire historique qui fut dans les faits une usurpation. Dans un rapport strictement dual, pour continuer à trôner, le colonisateur maintient le colonisé à l'état de caricature.

Afin qu'un tel contexte s'impose, le colonisateur doit s'affirmer en situation de commander, et le colonisé doit se plier à sa sujétion. Mais qu'en est-il du colon, lui qui, mi-figue mi-raisin, n'est ni le maître ni le valet ? Le colon ne décide pas. Il profite par répercussion de la domination, tout au plus. En partageant l'ethnie ou le clan culturel des dominants, au demeurant celui des Européens, ou en immigrant parmi eux avec leur autorisation, le colon parvient à se positionner

---

2 *Ibid.*, p. 75.

plus ou moins avantageusement, selon son statut social, le capital culturel dont il dispose, les aléas de la conjoncture, le sous-groupe dont il provient (canadien-français, ukrainien, sud-américain...).

Le colon peut vivre sa vie comme un colonisateur et exalter de manière triomphante le racisme à l'origine de la colonie. Sa liberté et sa domination résident alors dans l'acte de restreindre sa conscience à celle de son maître, et d'abdiquer devant son pouvoir qui le rend fort à la condition seulement qu'il le serve. Mais sur cette autorité, il ne peut rien en définitive. Nul colon, pas plus que ses ancêtres, ne fut maître du projet colonial, ne façonna ses institutions ni ne décida de ses orientations commerciales : d'abord les fourrures, puis les céréales, les mines et le pétrole. Maintenant l'eau douce. Le fait de s'ériger en serviteur de ces puissants, qui plus est sur la base d'une appartenance vaguement ethnique au *nous* européen, peut justifier un curieux sentiment de supériorité. Sous cette forme, le colon fait figure d'idiot utile de la colonisation et confère une consistance psychique à sa condition de sujet dominateur n'existant qu'au prix d'une solidarité absolue avec la classe des colonisateurs, pourtant distincte de la sienne. C'est parce qu'il s'est soumis à eux qu'il se croit à l'origine des mérites de l'œuvre impériale, alors qu'il reste à leur merci, susceptible qu'il est tous les jours de se voir, sans mot dire, taxé, urbanisé, enrégimenté, voire licencié.

Il peut aussi – c'est plus souvent le cas – suivre la pente de la normalisation et, à grand renfort de propositions idéologiques, oublier le passé. La colonisation apparaît alors comme un état de fait, un donné indépassable, une simple évidence, une réalité sujette à aucun examen. Le colon se lève alors quand il le faut pour chanter le *God Save the Queen* ou son atterrant ersatz, l'*Ô Canada*, avalise à répétition les souvenirs médiatiques de championnats de hockey canadiens, arbore une feuille d'érable qu'il substitue mentalement aux écosystèmes que détruit le projet colonial et relaie les discours des puissants à propos du statut de grande démocratie que le monde entier lui envie. *The World Needs More Canada* s'érige en slogan ultime sans qu'on sache s'il traduit surtout de la fatuité ou de la paresse. Les colonisés – ces *Autochtones*, *Indigènes*, *Premières Nations* ou *Amérindiens* qu'on sait seulement cerner à défaut de les bien nommer – apparaissent comme un essaim passager de moustiques dans l'actualité médiatique. Pour le colon sous perfusion médiatique, la richesse du colonisé s'appelle « nostalgie », sa maison s'appelle « taudis », son feu s'appelle « Fort McMurray », son canot s'appelle « pick-up », sa robe s'appelle « Tigre Géant », sa coiffe s'appelle « folklore », son chant s'appelle « ouverture de colloques pour bien-pensants en mal de bons sentiments » et le colonisé lui-même s'appelle « alcool ». C'est pour raconter sa misère que la télévision d'État et les journaux conservateurs le

## **Déjà parus dans la collection « Lettres libres »**

Mateo Alaluf et Daniel Zamora (dir.), *Contre l'allocation universelle*

Omar Barghouti, *Boycott, désinvestissement, sanctions*

Alain Deneault, « *Gouvernance* »

Alain Deneault, *La médiocratie*

Alain Deneault, *Politiques de l'extrême centre*

Fred Dubé, *Une pipée d'opium pour les enfants*

David Dufresne, Nancy Huston, Naomi Klein, Melina Laboucan-Massimo et Rudy Wiebe, *Brut*

Francis Dupuis-Déri, *L'armée canadienne n'est pas l'Armée du salut*

Francis Dupuis-Déri, *L'ébique du vampire*

Francis Dupuis-Déri, *Nous n'irons plus aux urnes*

Bernard Émond, *Camarade, ferme ton poste*

Bernard Émond, *Il y a trop d'images*

Sébastien Fontenelle, *Les empoisonneurs*

Mark Fortier, *Mélancolies identitaires*

IRIS, *Détournement d'État*

IRIS, *Du vin et des jeux*

Jacques Keable, *Les folles vies de La Joute de Riopelle*

Duncan Kennedy, *L'enseignement du droit et la reproduction des hiérarchies*

Aurélie Lanctôt, *Les libéraux n'aiment pas les femmes*

Robert Lévesque, *Près du centre, loin du bruit*

John R. MacArthur, *L'illusion Obama*

Gilles McMillan, *La contamination des mots*

Eric Martin et Maxime Ouellet, *Université inc.*

Pierre Mertens, *À propos de l'engagement littéraire*

Hugo Meunier, *Walmart*  
François Morin, *L'hydre mondiale*  
François Morin, *La grande saignée*  
Jean-François Nadeau, *Les radicaux libres*  
Jean-François Nadeau, *Un peu de sang avant la guerre*  
Gabriel Nadeau-Dubois, *Lettre d'un député inquiet à un premier ministre qui devrait l'être*  
Dominique Payette, *Les brutes et la punaise*  
Lise Payette, *Le mal du pays*  
Jean-Marc Piotte et Pierre Vadeboncoeur, *Une amitié improbable*  
Julia Posca, *Le manifeste des parvenus*  
Jacques Rancière, *Moments politiques*  
Gwenola Ricordeau, *Pour elles toutes*  
Anne-Cécile Robert, *La stratégie de l'émotion*  
Simon Tremblay-Pepin, *Illusions*  
Alain Vadeboncoeur, *Privé de soins*  
Pierre Vadeboncoeur, *L'injustice en armes*  
Pierre Vadeboncoeur, *La dictature internationale*  
Pierre Vadeboncoeur, *La justice en tant que projectile*  
Pierre Vadeboncoeur, *Les grands imbéciles*  
Christian Vanasse (dir.), *Jusqu'ici tout va bien*

CET OUVRAGE A ÉTÉ IMPRIMÉ EN  
JUILLET 2020 SUR LES PRESSES  
L'IMPRIMERIE GAUVIN POUR LE  
COMPTE DE LUX, ÉDITEUR À L'ENSEIGNE  
D'UN CHIEN D'OR DE LÉGENDE  
DESSINÉ PAR ROBERT LAPALME

La mise en page  
est de Jolin MASSON

La révision du texte  
est de Robert LALIBERTÉ

Lux Éditeur  
C.P. 60191  
Montréal, Qc H2J 4E1

Diffusion et distribution  
Au Canada : Flammarion  
En Europe : Harmonia Mundi

Imprimé au Québec  
sur papier recyclé 100 % postconsommation



« Il s'agit d'asseoir le statut de *colon* en tant qu'il continue de nous conditionner aujourd'hui. Le peu de cas que nous avons fait de cette notion, au profit de celles usurpées de *colonisé* et du couple *colonisateur-colonisé*, explique les lacunes actuelles de notre conscience de classe. »

Le colon, figure mitoyenne qui ne se trouve ni dans la position invivable du colonisé ni dans celle, indéfendable, du colonisateur, est généralement relégué au statut de figurant du récit colonial. Complétant le diptyque de Memmi, Alain Deneault révèle ici l'idiot utile, voire indispensable, de l'accaparement du territoire, une figure qui n'existe qu'en solidarité absolue avec la classe qui le domine, mais dont l'impuissance politique et économique l'autorise à s'identifier, lorsque opportun, au colonisé.

Le décor où Alain Deneault campe son personnage : le Canada. Coincé entre un passé colonial qu'il veut oublier et un essor républicain sans cesse ajourné, ce territoire qu'on appelle « pays » n'excelle que dans la médiocrité de ses politiques d'extrême centre, mais il livre à la pensée politique un objet d'importance : la condition du colon qui fut celle de la majorité de sa population et qui le reste de mille façons inavouées.

*Alain Deneault, docteur en philosophie de l'Université Paris-VIII, est notamment l'auteur de Noir Canada (Écosociété, 2008), La médiocratie (Lux, 2013) et du feuilleton théorique Les économies, dont les trois premiers titres sont parus chez Lux en 2019 et 2020.*